

Patricia
Tourancheau

LE MAGOT

Fourniret et le gang des Postiches :
mortelle rencontre



Seuil **LES**
JOURS
.FR

Le Magot

DU MÊME AUTEUR

1993, mode d'emploi
Ramsay, 1990

Les Postiches
Un gang des années 80
Fayard, 2004

Brigade anti-criminalité
avec Sébastien Bennardo
Flammarion, 2013

Guy Georges. La traque
Fayard, septembre 2010
et Pocket, mars 2013

Le 36
Histoire de poulets, d'indics
et de tueurs en série
Seuil-Les Jours, 2017
Points n° 4726, 2018

Grégory
La machination familiale
Seuil-Les Jours, 2018

Patricia Tourancheau

Le Magot

Fourniret et le gang des Postiches :
mortelle rencontre

Seuil **LES**
JOURS
.FR

ISBN 978-2-02-141985-6

© Éditions du Seuil, mars 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Prologue

La reporter, les braqueurs, le serial killer et le trésor

Rien ne laissait présager que la trajectoire de l'Ogre des Ardennes percuterait un jour celle du gang des Postiches, la plus célèbre équipe de braqueurs des années 1980. Pas un signe ne permettait d'imaginer que le destin d'un voyou « politique » breton allait basculer, dans une cellule de Fleury-Mérogis, dans l'Essonne, au contact de Michel Fourniret, lors d'une alliance de circonstances pour récupérer le butin des Postiches. Aucun élément n'indiquait que toutes ces histoires allaient finir au cimetière. Enfin, rien ne laissait penser que je ferais un jour le lien entre toutes ces affaires que je suivais depuis des années comme journaliste. Et pourtant, c'est ce qui est arrivé.

Depuis mes premiers articles en 1985, je raconte toutes sortes de faits divers, à ma manière. Les personnages incarnés dans mes récits sont souvent des « mauvais garçons », braqueurs, voleurs, escrocs, faussaires ou trafiquants, parfois des espions, des terroristes, des criminels, des victimes, des parents, des avocats, des « poulets » ou des tueurs en série.

Je m'efforce de ne jamais les lâcher. Même lorsque certains « clients » sont derrière les hauts murs. J'assiste à leur procès d'assises et je les rencontre une fois dehors. J'attends les accalmies dans l'actualité pour me replonger dans une histoire et la creuser encore. Je reprends alors le carnet et le

dossier qui leur sont dévolus. Je recontacte les témoins, les sources ou les protagonistes dont les coordonnées sont notées sur la page de garde. Je traque les confidences et les petits secrets dans des rades à voyous ou des bars à flics, dans des restaurants plus ou moins chics et des boîtes de nuit plus ou moins mal famées. Les dessous du banditisme ne sont pas tout roses, mais je confesse un penchant certain pour ces gens de l'ombre qui évoluent en marge de la société.

Je me suis intéressée aux Postiches avant même de devenir scribouilleuse. Étudiante en sociologie à la fac de Nantes au début des années 1980, je suivais dans les journaux les exploits de ces fameux gangsters affublés de fausses barbes, moustaches et perruques, qui pillaient les banques des beaux quartiers de Paris. En 1991, une fois embauchée à la rédaction parisienne de *Libération*, j'ai décidé de les retrouver. Du genre archiviste, j'ai d'abord amassé dans une chemise cartonnée des coupures de presse et des dépêches de l'AFP. J'apprends alors que plusieurs de ces voleurs à main armée sont tombés en 1986 mais n'ont toujours pas été jugés. En attendant leur procès, certains Postiches sont libres. Je demande à les rencontrer *via* leurs avocats, en vain. Je dégote leurs adresses et tente au débotté de les approcher. Ça ne marche pas.

Dans le camp d'en face, les poulets du 36, quai des Orfèvres, qui avaient les Postiches à la bonne – avant de subir la fusillade mortelle de la rue du Docteur-Blanche en 1986 –, me parlent souvent de ce fiasco qui les a traumatisés. Je note tout, même les propos off, j'enregistre mais je n'écris rien, pour l'instant. Le procès d'assises à Paris, au printemps 1996, de trois membres de l'équipe, Robert Marguery, André Bellaïche et Jean-Claude Myszka, me donne la première occasion de raconter leur histoire. Sur les bancs plutôt déserts de la presse, face au box des accusés, j'observe ces trois rigolos qui sortent des balivernes. C'est du grand cinéma. Un jour, je les ferai parler. Dans le

public, je discute avec certaines personnes qui leur sont chères. Une rumeur circule, le dandy Jean-Pierre Lepape qui fait une discrète apparition serait le véritable inventeur du gang des Postiches. Finalement, c'est son assassinat au Bar de l'Amitié à Vitry-sur-Seine, dans le Val-de-Marne, à l'été 1998, dans un règlement de comptes lié à un gros trafic d'héroïne, qui me permettra enfin d'interviewer des Postiches. Ce n'est pas faute d'avoir essayé auparavant. Ils n'avaient jamais reçu, soi-disant, les mots que je leur ai envoyés en prison pour les inviter à prendre un verre après leur sortie. Ils n'avaient pas non plus donné suite aux sollicitations transmises par leurs défenseurs.

Mais, pour croquer le portrait posthume du blouson doré Lepape en chef supposé du gang des Postiches, étrangement, André Bellaïche accepte illico de me recevoir dans son fief de la rue Mouffetard, où il tient une boutique de DVD. Ce soir du 12 juillet 1998, une date historique à plus d'un titre, nous sommes assis côte à côte chez le Grec, face à l'écran géant qui retransmet le match France-Brésil, la finale de la Coupe du monde. Après la victoire par trois buts à zéro, et la liesse rue Mouffetard, nous allons dîner dans son resto à poissons rue du Pot-de-Fer. C'est là que Dédé commence à me livrer de façon détournée des pistes. En décortiquant ses crevettes et en zézayant des suppositions, l'ancien bandit se démarque du vendeur de drogue « fumé » par des concurrents, qui ternit l'histoire des braqueurs. Jamais condamné pour sa participation aux hold-up, André Bellaïche ne s'implique jamais dans la saga à la première personne du singulier mais évoque les Postiches à la troisième personne du pluriel. « Les Postiches, ils ont fait leurs premiers hold-up le 29 septembre 1981 », me rappelle-t-il. Tiens, pile le jour de mon anniversaire ! « Et où se trouvait Lepape en 1981-1982 ? Tu devrais vérifier, je crois bien qu'il n'était pas en France. » De devinettes en interrogations, André finit par lâcher : « Je me demande

si Lepape n'était pas au ballon en Espagne, renseigne-toi. » À mots couverts, le voleur induit que le flambeur n'a pas pu fonder l'équipe et qu'il l'a rejointe deux ans plus tard, après son retour d'Espagne. Je réalise petit à petit que les vantardises de Lepape, prompt à s'attribuer la création du gang, ont longtemps arrangé Bellaïche, Marguery et Myszka. Maintenant, cette légende leur déplaît profondément, car le dandy a mal tourné. Pas question d'associer le trafiquant de « came » à l'épopée des petits voleurs de Belleville et de Montreuil devenus grands braqueurs.

Je comprends surtout que le gardien du temple et le cerveau des Postiches, c'est lui, Dédé Bellaïche. Collée à ses basques pendant un mois, à l'arrière de son scooter ou dans les bistrotts de son quartier, je noircis des dizaines de pages de carnets, et je décèle les tournures de phrases indirectes de l'ancien bandit. Se sachant inévitablement surveillé après le meurtre de Lepape, le vendeur de DVD me trimballe à dessein et m'utilise – comme il me l'avouera plus tard – pour prouver sa parfaite réinsertion. C'est de bonne guerre. Moi aussi, je me suis servie de Dédé pour dévoiler les dessous des Postiches, avec des photos inédites, sur six pages de *Libération* parues en septembre 1998. Par la suite, j'ai interviewé les autres protagonistes qui m'ont raconté le gang de l'intérieur et les policiers les ayant pistés de l'extérieur, pour sortir chez Fayard le livre *Les Postiches* en mai 2004.

De retour à *Libé*, au bout de six mois d'investigation et de rédaction, le premier gros fait divers qui me tombe dessus fin juin 2004, c'est la série criminelle du tueur des Ardennes, Michel Fourniret. Son épouse et complice Monique Olivier vient d'imputer une dizaine de crimes au prédateur sexuel. Mais elle distingue le cas d'une victime, Farida Hammiche, la femme d'un voyou breton d'extrême gauche ayant partagé la cellule de son mari, qui, elle, a été trucidée en 1988 pour

s'emparer d'un trésor enfoui à côté d'une tombe. « Il s'agit d'un règlement de comptes pour voler un stock d'or enterré dans un cimetière de la région parisienne », déclare-t-elle précisément. Tout le monde, la police, la justice, les Fourniret compris, ignorent qu'il s'agit d'une partie du butin du gang des Postiches.

Plusieurs hypothèses sont alors évoquées. Pour la Police judiciaire (PJ), ces lingots et pièces d'or avaient certainement été volés par le compagnon de Farida Hammiche, le voyou breton Jean-Pierre Hellegouarch. Mais le libertaire ayant des accointances avec les membres d'Action directe (AD), l'hypothèse la plus en vogue veut que cet argent constitue « le trésor de guerre » du groupe armé. Pour en avoir le cœur net, j'appelle alors Hélyette Bess, tenancière de la librairie Le Jargon libre, à Paris, base arrière de la mouvance anarchiste, afin de se retrouver dans un café car, rompue à la clandestinité, elle se méfie du téléphone. La petite bonne femme, surnommée « La Mamma » ou « La Vieilla » par les militants, m'assure que « Jean-Pierre Hellegouarch n'a jamais été avec Action directe », « il y a juste un lien car on avait toujours besoin de faux papiers ». Elle croit savoir que « son magot proviendrait d'une banque canadienne ». En tout cas, « jamais nous n'avons enterré d'argent », me jure Hélyette. Convaincue, j'évacue cette fausse piste. Du coup, une idée qui m'avait effleurée deux semaines plus tôt reprend le dessus. Et si ce « stock d'or » exhumé d'un cimetière par Fourniret était le trésor perdu des héros de mon bouquin ? Une pure intuition. Je n'ose en parler à personne et je m'interdis même d'y penser. Ce serait tellement énorme ! Je me dis : « Tu délirés, ma vieille, tu mélanges tout, tu es obsédée par les Postiches, mais là c'est du tueur en série que tu t'occupes. » Il doit s'agir d'une coïncidence. J'essaie de me rassurer. Enterrer des lingots et des bijoux à côté d'une tombe ou dans un jardin est une pratique très

répandue chez les bandits. Puis, taraudée par ce pressentiment qui me réveille la nuit, je me décide enfin à le vérifier... au bout de quinze jours. Je téléphone en Thaïlande, à l'un des anciens Postiches, Robert Marguery, qui, lui, a « compris à la télé qu'Hellegouarch était le trésorier des Brigades rouges italiennes et qu'il avait récupéré leur or ». Mais ce pionnier du gang, enfermé à l'époque de l'enfouissement du trésor au fond d'un cimetière, a toujours voulu ignorer l'endroit exact où ses anciens comparses avaient planqué leurs 34 lingots d'or et milliers de pièces. « Ce n'est pas prudent de connaître la cachette des autres. »

Sans lui faire part de mes doutes, j'insiste auprès d'un enquêteur pour savoir la teneur de l'audition récente de Jean-Pierre Hellegouarch. Le commissaire finit par me lire par téléphone ce procès-verbal, mais à toute vitesse de façon que je ne puisse pas retranscrire le détail. Malgré son débit de mitraillette, je capte à la volée des infos essentielles : « Au premier trimestre 88, j'ai rencontré à Fleury-Mérogis un Italien recherché pour une évasion en hélicoptère de la prison de Rebibbia à Rome et appartenant à un mouvement d'extrême droite qui m'a demandé de sortir cet or d'un cimetière en région parisienne et de le changer de place, avant d'être extradé en Italie. » Je jubile sans rien en laisser paraître à mon interlocuteur, car ces propos d'Hellegouarch confirment à 90 % mon hypothèse. Cet Italien ne peut être que Gian Luigi Esposito, braqueur facho, envolé en hélicoptère avec le chef des Postiches André Bellaïche de la taule de Rome en 1986 ! Il me reste à vérifier si Esposito a bien été incarcéré avec le Breton, et s'il a en effet été renvoyé dans son pays. Et c'est plus compliqué qu'on ne le croit. Car l'archiviste de Fleury-Mérogis n'a pas le temps ni le droit d'éplucher tous les registres non informatisés des écrous. L'administration pénitentiaire retoque ma demande d'autorisation. Et un vieux

fichier des prisonniers qu'un contact accepte d'explorer dans les caves du 36, quai des Orfèvres situe la détention d'Esposito à... Fresnes. Moment de découragement.

Toutefois, ce même fichier cartonné ne mentionne pas Fleury-Mérogis comme lieu d'incarcération de Fourniret. Or, je suis certaine que l'agresseur sexuel se trouvait dans cette prison de l'Essonne entre 1984 et 1987. Je pars donc du principe que ces fiches sont erronées. Et je décide de mettre le marché en main au limier de la PJ de Versailles qui, lui, a plus de moyens que moi pour vérifier. Le deal : si cette piste est corroborée, il me donne la priorité, c'est mon scoop. Pour éviter les fuites, je demande donc à ce commissaire de ne pas informer ses autorités avant la parution de mon enquête. Au bout de quarante-huit heures, le Versaillais me fournit les réponses : Hellegouarch et Esposito étaient bien enfermés tous deux à Fleury début 1988, dans le même bâtiment ; et l'Italien a bien été extradé le 12 avril 1988. Bingo ! Le policier admet piteusement qu'ils n'ont pas cru aux salades du Breton sur cet Italien dont il prétendait avoir oublié le nom. Le lendemain, samedi 24 juillet 2004, la une de *Libé* est barrée du bandeau « Exclusif », et je sors deux pages titrées « Fourniret a braqué le butin des Postiches ». Mon contact a tellement bien respecté notre accord qu'il a gardé son rapport sous le coude trop longtemps, et ses patrons ont appris la nouvelle dans le journal...

Quatre ans plus tard, en 2008, j'assisterai aux neuf semaines du procès d'assises des Fourniret à Charleville-Mézières. Et j'essayerai de débusquer – comme tous les journalistes – le bandit breton veuf. Peine perdue pendant quatorze ans. Mais ça finira par payer ! Jean-Pierre Hellegouarch m'accordera une interview inédite sur son parcours hallucinant, comme vous le lirez dans le chapitre 12. En novembre 2018, un nouveau procès d'assises pour Fourniret et son ex-femme accusés de

l'assassinat de Farida Hammiche et de recel du trésor volé est organisé à Versailles. Avant les audiences, j'ai voulu reconstituer, en feuilleton pour le site *Les Jours*, puis pour ce livre, cette improbable histoire croisée, celle du tueur en série le plus redoutable du pays et de la bande de braqueurs la plus drôle du banditisme français.

Finalement, les deux seuls points communs entre le prédateur et les gangsters, c'est la prison et l'argent. Derrière les barreaux se scellent des rencontres impromptues entre détenus d'horizons divers qui passent leur temps à échafauder des projets d'évasion et des « plans thunes ». Mais si le Breton et les Postiches avaient besoin d'oseille pour conjurer la misère et flamber comme des nouveaux riches, l'ouvrier ardennais devenu chasseur de vierges a détourné le magot pour acheter des camionnettes ayant servi à enlever des petites filles, et un château digne de Barbe-Bleue afin d'enterrer leurs corps. Pendant que les Postiches désargentés pleuraient leur trésor.

À Paris,
le 19 janvier 2019

Libération

En marge de l'enquête sur les meurtres en série **Fourniret, l'histoire de son magot**

«Libération» a élucidé l'origine du trésor du tueur
en série Michel Fourniret, volé par ricochet
au gang des Postiches. **Page 2**



Lieux mythiques **Lourdes**

Intrusion dans la grotte
miraculeuse qui ne désemplit pas.
BD de Riad Sattouf

MONDE
Villes-prisons à ciel
ouvert au Darfour **PP.8-9**

POLITIQUES
La décentralisation
expédiée au 49-3 **P.12**
WEEK-END
L'agenda de l'écrivain
Nigel Barley **P.37**

C'était l'Italien

Le chanteur
et comédien
Serge Reggiani
est mort à l'âge
de 82 ans.
Page 4



Serge Reggiani,
à Bobino,
en février 1969.

Fourniret, naissance d'un prédateur

Rien ne prédestinait Michel Fourniret, fils d'ouvriers, à devenir l'un des pires tueurs en série dans les annales du crime français, « le plus abouti », selon les mots de l'expert psychiatre Daniel Zagury.

Son histoire ordinaire débute un 4 avril 1942, dans la ville occupée et en grande partie détruite de Sedan, dans les Ardennes. La plupart des habitants ont fui avec l'exode de 1940. Michel Fourniret est le benjamin d'une fratrie de trois enfants d'une famille très modeste. Il naît rachitique et conservera une petite taille, 1,68 mètre, qui le complexera. Son père, métallurgiste ajusteur, est un laborieux ravagé par les excès de boisson depuis son retour du STO (service travail obligatoire) en Allemagne. Il casse parfois des manches à balai contre les murs. Sa mère, fille de paysans, orpheline à la naissance, a été élevée cachée par une tante et sans cesse traitée de « bâtarde ». Pendant l'Occupation, son emploi de femme de ménage à la Kommandantur avait suscité des rumeurs d'adultère. Elle a ensuite trimé à la filature locale. À la fin de la guerre, les parents ne s'entendent plus. Les scènes conjugales sur fond d'alcool provoquent l'explosion du couple. Le divorce est prononcé en 1954, le jour du douzième anniversaire de Michel Fourniret. Une année charnière où il aura une « vision de l'Immaculée Conception ».

Élevé par sa mère dans une stricte éducation religieuse, il la vénère comme la Sainte Vierge. Il porte également aux nues sa sœur Huguette, qui a trois ans de plus que lui, et forme avec elle, selon André, l'aîné, « un couple de faux jumeaux ». L'été de ses treize ans, il passe ses vacances en colonie avec les fils d'ouvriers des aciéries lorraines. Michel rencontre là un moniteur qu'il admire, un séminariste érudit, à qui il confie son désir de devenir curé.

Au collège de Sedan, ça ne va pas fort en sixième et cinquième pour le « petit Fourniret », ainsi raillé par ses camarades à cause de son allure chétive. Il se tient toujours un peu à l'écart des autres mais il se ressaisit en filière technique, classe de quatrième mathématiques. Il décroche même le certificat d'études primaires avec mention, et passe au lycée technique Bazin de Charleville-Mézières. Interne et boursier, il excelle en travaux pratiques à l'atelier et dans les matières classiques. Il n'est pas peu fier de son statut de chef de table au réfectoire, mais ne se vante pas de son côté chapardeur. En effet, certains élèves le décrivent comme un fourbe qui leur pique en douce des stylos, des livres et des sous. Ces vols à répétition conduisent le surveillant à fouiller le dortoir et à mettre la main, au fond de l'armoire de Fourniret, sur un sac de sport rempli de beaux livres et de quelques billets. Un week-end sur deux, le lycéen rentre chez sa mère où il retrouve sa collection de photos d'avions collées dans des cahiers.

Mais ses études prometteuses sont stoppées net par les difficultés financières de sa mère. À dix-sept ans, il entre en apprentissage et décroche son CAP de fraiseur et d'ajusteur sur matrice. Il se fait embaucher à Vrigne-aux-Bois, dans une usine ardennaise spécialisée dans les presses hydrauliques. Il devient tourneur-fraiseur. Mais il veut gagner plus et vise la région parisienne. Il répond à une petite annonce pour un emploi à Sartrouville (Yvelines), et intègre à dix-neuf ans la

fabrique de pièces de véhicules de Georges Catoire, où il donne toute satisfaction. Son patron, qui lui inculque les valeurs du travail, du respect des autres et du bel ouvrage, reprendra d'ailleurs l'excellent ouvrier Fourniret comme chef d'équipe après son service militaire. Il effectue ses classes à Bremgarten, en Allemagne, en 1961. À la faveur d'une permission, il croise à l'hôpital Manchester de Charleville-Mézières, où sa mère est alitée, une jolie infirmière, Annette, dont il s'éprend. Mais il doit repartir sous les drapeaux, en Algérie, dans l'aviation selon ses dires. Il fête ses vingt ans dans le djebel à guetter les fellaghas. Il envoie à l'infirmière des lettres enflammées et des fleurs séchées, des textes « poétiques et lyriques » qui la séduisent plus que l'homme : « Il a ce trait qu'il écrit bien et parle aussi très bien¹ », expliquera Annette. Elle tombe amoureuse de son verbe et il se dit « fiancé par correspondance ».

À son retour d'Algérie, en 1963, Michel Fourniret épouse cette fille de bonne famille des Ardennes à l'église. Il a vingt et un ans, elle en a vingt-sept. Elle dévoilera longtemps après² son intimité avec ce premier mari : « Il avait des absences psychologiques que j'ai mises sur le compte de la guerre. Il était introverti, manquait d'affection. C'était un travailleur acharné qui voulait réussir, qui avait un potentiel entre ses mains, je voyais l'avenir assez attrayant. » Michel Fourniret s'occupe alors du terrain de 6 300 mètres carrés qu'ils ont acheté à Floing (Ardennes), construit un atelier et trace « les plans de la future maison ». Il passe un CAP de dessinateur industriel par correspondance. Il lit. Il écoute de la musique classique. Il cherche à s'instruire et apprend en autodidacte l'allemand,

1. Témoignage d'Annette. Extrait de l'enquête de personnalité de Michel Fourniret du 15 septembre 1984.

2. Devant la cour d'assises des Ardennes au procès de Michel Fourniret, le 7 mai 2008.

le russe et le français littéraire. Selon un de ses collègues de l'usine, il avait les capacités « pour devenir ingénieur ».

Un fils naît en juillet 1964. « Il n'était pas très affectueux avec le bébé mais pouvait se montrer gentil, prévenant avec moi », poursuit Annette. Même si leur sexualité est très ordinaire, elle le trouve alors « attachant » et « plein de qualités » : « C'était pas n'importe qui. » Femme « indépendante » et devenue cheffe d'un service de 80 soignants, Annette a de l'autorité sur son mari : « C'est sûr qu'il n'aurait pas eu d'ascendant sur moi, je ne l'aurais pas supporté. » Une fois seulement en fin de grossesse, elle a refusé ses assauts et a fini par céder à contrecœur pour accomplir ce qu'elle nomme son « devoir d'épouse ».

Mais un jour de 1966, Annette découvre un étrange courrier dans la boîte aux lettres : une convocation de son mari au commissariat de Sedan. Elle lui réclame des comptes. Il lui assure qu'il ne comprend pas de quoi il s'agit. Elle l'accompagne chez les policiers et apprend sur place qu'il a fait monter la fillette d'un de ses aides-soignants dans sa 2 CV et qu'il est soupçonné de lui avoir fait subir des attouchements. Un dimanche matin, vers la statue de la Vierge de Floing, ce bon père et travailleur émérite a croisé une enfant de onze ans sur le chemin de l'épicerie, et a stoppé net sa 2 CV verte. Ce monsieur à moustache qui présente bien demande à la petite la direction pour aller au lieu-dit L'Algérie. Elle explique que c'est facile. Mais l'homme la prend alors par la main et la fait monter en douceur dans sa voiture : ce sera plus simple si elle le guide. Elle grimpe sur le siège passager, sans aucune crainte. Il conduit jusqu'à L'Algérie. Et puis, à la lisière d'un bois, tout à coup, il lui lance : « Tu es toute pâle, tu dois être malade, enlève ta petite culotte. » Là, elle prend peur, prie la Sainte Vierge et rétorque : « Mon papa sait mieux que vous, il travaille

*Retrouvez les épisodes du Magot sur le site
Les [Jours.fr](http://Les.Jours.fr), média indépendant qui raconte
l'actualité en séries, ainsi que les autres feuilletons
du réel de Patricia Tourancheau :*

Le 36, Le Grêlé,

Chroniques de la mondaine et Grégory.

*Avec le code spécial « **LEMAGOTLESJOURS** »,
bénéficiez d'un an d'abonnement aux Jours
à 59 euros au lieu de 75 euros. Profitez-en
sur lesjours.fr/abonnement.*



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N° 141982 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE